Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, 2023 (1e éd. : 2012)

# **1. Biographie**

Frédérique Leichter-Flack est **Professeure des Universités** en Littérature et Humanités politiques au Centre d’Histoire de Sciences Po. Ancienne membre du **Comité d’Éthique** du CNRS, elle occupe actuellement les fonctions de directrice adjointe du Centre d’Histoire de Sciences Po, et de présidente du jury d’admission CEP à Sciences Po. Elle enseigne à tous les niveaux du curriculum de Sciences Po. **Ancienne élève de l’École Normale Supérieure** et **agrégée de lettres modernes**, diplômée en histoire et en philosophie de l’Université de la Sorbonne, elle est docteure et habilitée à diriger des recherches en Littérature Comparée (Université Sorbonne nouvelle).

Ses travaux se situent au **croisement de la littérature, de l’histoire et de la pensée politique**, et portent en particulier sur le domaine de ***l’éthique***. Elle poursuit au Centre d’histoire de Sciences Po des recherches sur la mémoire des violences de masse et des choix tragiques en situation extrême, entre histoire et littérature, sur la **fabrique des dilemmes moraux** dans le laboratoire de la fiction, et plus largement, sur l’histoire des valeurs et des sensibilités morales, la signification des gestes artistiques de témoignage, les controverses entre droit et littérature autour de la liberté d’expression et de la moralité de l’art, ou encore sur les enjeux de priorisation, de rationnement et de justice dans le champ des humanités médicales. Ses corpus privilégiés sont les littératures de témoignage (ainsi que le cinéma documentaire) et les littératures de fiction (prose et théâtre) du XIX au XXIe siècle, en France, en Europe centrale et orientale, en Union Soviétique et Russie, et aux Etats-Unis.

Elle a notamment publié La Complication de l’Existence. Essai sur Kafka, Platonov et Céline, Classiques Garnier, 2010, Le Laboratoire des cas de conscience, éd. Alma, 2012 (**prix** Emile Perreau-Saussine 2013), réédité et 2022 et reprise en poche 2023, et Qui vivra qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde, éd. Albin Michel, 2015. Son dernier essai, intitulé Pourquoi le mal frappe les gens bien? La littérature face au scandale du mal, est paru en janvier 2023.

# **2. Composition de l’ouvrage**

# *\*Prologue* (p. 7-14)

Prologue méthodologique. L’auteur commence par l’exemple tiré du Talmud des deux hommes dans le désert dont la gourde ne permettra la survie que d’un seul ou d’aucun des deux. Elle relie cet exemple à celui de Primo Lévi dans le camp d’Auschwitz.

🡪 de ces deux exemples, elle parvient à la question centrale : « *qu’est-il juste de faire ?* » (p. 9).

Elle revient sur ces exemples en montrant que leur « *caractère saisissant* » (p. 9) est en même temps « *absurde* » car la fiction prive les exemples de leur contexte, ce qui empêche de se faire une idée et de trancher dans un sens ou dans l’autre.

🡪 Toutefois, il y a un paradoxe : ce sont des situations « *théoriques* » (p. 10), mais en même temps, très concrètes : « *de l’abstrait concret* » => donc, questionnement : « *comment dégager des règles à partir des cas toujours particuliers ?* » (p. 11).

Elle considère que la littérature met en jeu ces problématiques [p. 12, elle liste quelques questions] et permet de faire des « *allers-retours avec le monde contemporain* » (p. 13) car l’éthique est partout.

Elle invite donc à relire les grandes œuvres littéraires (elle donne l’exemple de la Bible, de Kafka, de Sophocle, de Camus… [p. 13]) à l’aune des grands enjeux de société contemporains.

Première partie : *Juger. L’injustice en appel* (p. 17-68)

# I. « *Circonstances atténuantes. Condamner un innocent ou acquitter un coupable* » (p. 17-34)

 **Introduction** avec des exemples tirés de faits divers décontextualisés (« un chanteur célèbre », « trois jeunes filles », « un adolescent », p. 17) pour interroger les notions de « culpabilité et d’innocence » (p. 18), qui deviennent floues. Cela pose le problème des homicides involontaires car la justice est impuissante dans ces situations car « aucune [réponse] n’est satisfaisante » (p. 18).

 **Exemple littéraire n°1** : Herman Melville, *Billy Budd* 🡪 elle raconte l’intrigue de la nouvelle (Billy est calomnié par son chef / pris de colère, Billy gifle son chef qui meurt / Billy condamné à mort : « acquittement » ou « innocentement » posthume ? - p. 19). Elle liste ensuite les arguments contre son acquittement/innocentement et s’interroge « Billy aurait-il été sacrifié sur l’autel de la raison d’État ? » (p. 21) 🡪 puis, elle rappelle que « l’intention compte » (p. 21) et que condamner quelqu’un qui n’a pas voulu donner la mort est problématique. La justice cherche à établir une « hiérarchie de ce qu’une société trouve plus ou moins grave » (p. 22), et punit pour éviter que les mêmes crimes ne soient répétés. Puis, elle donne des arguments contre son innocentement : « il a pris le risque de frapper trop fort » (p. 23) / « porter la main sur quelqu’un, c’est prendre le risque de le tuer » (p. 23) et conclut qu’« aucun geste de violence n’est anodin » (p. 24). Elle introduit ensuite plus clairement la notion de circonstance atténuante (notamment par la provocation) : revient en arrière sur les raisons du geste impulsif de Billy (p. 24-25).

 🡪 elle conclut que l’impulsivité du geste, venu d’une provocation « balaie toute faute » (p. 27)

 **Comparaison n°1 sur la provocation** : l’épisode de Zidane durant la Coupe du monde (p. 27) 🡪 émotion collective car l’atteinte à la dignité par l’injure justifie le geste.

 **Comparaison n°2 sur la provocation** : l’épisode du meurtre d’Abel par Caïn[[1]](#footnote-1) 🡪 elle explique qu’il faut nécessairement un récit pour qu’il y ait une circonstance atténuante (sans contexte, on ne peut pas excuser) => le texte biblique introduit la culpabilité et, face à elle, la « lâcheté » (refus d’avouer), « la mauvaise foi » et « l’insolence » (p. 29). Renversement/relecture par les Romantiques : Caïn coupable > victime.

🡪 le sentiment d’injustice permet de renverser la culpabilité => celui qui a provoqué est au moins aussi coupable que celui qui a commis le crime (p. 30-31)

 Mais elle considère cette hypothèse comme insatisfaisante car elle déculpabilise celui qui a commis le crime, caché derrière sa révolte face à une injustice qui serait une « réparation légitime du déséquilibre moral » (p. 30), et plaide pour un « juste milieu » entre « coupable de tout et coupable de rien » (p. 31) 🡪 « l’émotion ne suffit pas à donner des droits » (p. 32), donc la provocation ne suffit pas à déculpabiliser entièrement le criminel.

 **Comparaison n°3 sur la provocation** : les caricatures religieuses.

 **Conclusion** (p. 33-34) : elle signale que le recours à l’émotion/provocation est un instrument très fréquent dans les processus de déculpabilisation dans les procès contemporains 🡪 elle conclut en rappelant que « toute violence n’est pas un moyen légitime de révolte contre un sentiment d’injustice » (p. 34) et qu’il ne faut pas ériger en « héros modernes » (p. 34) ceux qui s’adonnent à la violence.

# II. « *Ni responsables, ni coupables. Autopsie d’un fait divers* » (p. 35- 53)

 **Introduction** : Elle pose les questions des responsabilités lors d’un suicide 🡪 pourquoi ? qui ? 🡪 elle estime qu’il est difficile de « reconstituer l’enchaînement psychologique » (p. 35) qui a provoqué la mort de quelqu’un.

 **Exemple n° 1** : « Le Manteau », Nicolas Gogol. Après avoir proposé un résumé de la nouvelle, elle conclut que le personnage principal (Akaki Akakiévitch) « n’est pas mort de mort naturelle » (p. 38) 🡪 elle se pose donc la question « qui a tué Akaki ? » (p. 38). Pour éviter sa mort, elle considère qu’il pourrait y avoir des solutions politiques (contrôle des prix) et sociales (prendre des nouvelles).

 **Développement sur la chaîne des responsabilités** : Elle se demande jusqu’où l’on peut faire remonter la responsabilité… le médecin ? le commissaire ? le policier ? les voleurs ? le tailleur ? les collègues ? 🡪 elle considère qu’ils ne sont que des « coupables partiels » (p. 41). Puis, elle reprend chaque personnage accusé pour montrer pourquoi ils ne sont pas coupables (ou pas complètement).

🡪 elle finit par une solution décevante : « Qui accuser ? Personne, et tout le monde » (p. 42), qui rappelle que la négligence ne peut être qu’une circonstance aggravante.

 **Comparaison avec un autre texte :** *La Pitié dangereuse*, Stefan Zweig. Dans ce texte, le héros ne peut offrir que de la pitié en guise de réparation => mais Akaki ne cherche pas de pitié.

 **Retour à l’exemple n°1** [sur la justice des victimes] : Akaki ne veut pas de pitié, il veut une réparation 🡪 mais pour quel tort ? Le juge ne peut offrir de réparation que pour un forfait avéré et objectif, or le tort subi par Akaki est « insignifiant pour tout autre que lui » (p. 45). Elle rappelle que la justice doit prendre appui sur des données objectives et non sur le seul sentiment des victimes : « une justice des seules victimes n’aurait plus rien de juste » (p. 45).

 **Développement sur la malchance** : dans la littérature, la *malchance* est voulue par l’auteur (pas de hasard, donc) 🡪 l’acharnement du destin sur un personnage provoque (chez lui ou chez le lecteur) une réaction « superstitieuse » (p. 47)

* **Illustration du développement par un exemple** : *Bible*, Job 🡪 accablé de malheurs à cause d’un défi entre Dieu et Satan, Job est éprouvé dans sa foi => il est un « cobaye » (p. 47), comme n’importe quel personnage de fiction littéraire. L’idée est de montrer que « le mal est distribué de façon parfaitement aléatoire, hors de toute dimension morale » (p. 47).

**Comparaison entre l’exemple n°1 et le cas de Job** : la différence entre les deux réside dans la nature de leurs malheurs (très lourds pour l’un, « dérisoires » [p. 48] pour Akaki) => mais il y a, dans les deux cas, un « acharnement du sort » (p. 48) contre eux, qu’il provienne de Dieu ou de l’auteur.

 **Exemple n°3** : *Le Château*, Franz Kafka. Cet exemple cherche à montrer que, même sans coupable, il peut y avoir une victime, dès lors que le personnage a conscience qu’il est une victime (« même face à un tort qui n’est imputable à personne, la victime peut se revendiquer victime », p. 49).

**Développement sur la dignité** : pour être une victime, il faut avoir conscience que l’on en est une, et donc avoir conscience du préjudice dont on est frappé 🡪 elle affirme donc qu’Akaki n’est pas une victime (mais seulement un « souffre-douleur », p. 50) car il n’a pas de dignité, donc il n’a pas conscience d’être atteint en tant qu’humain, donc il ne sait pas qu’il est une victime. Elle conclut que, « sans dignité, il n’y a plus de pitié possible, seulement du dégoût » (p. 51) : or ressentir de la pitié est le premier pas pour aimer son prochain.

 **Référence littéraire sur la pitié** : *Les Frères Karamazov*, Fédor Dostoïevski 🡪 morale pessimiste qui estime que, « à moins d’être un saint, on ne peut aimer son prochain que de loin » (p. 52). La pitié permet d’aimer son prochain de loin, mais non de près car cela entraîne du dégoût 🡪 **comparaison avec l’exemple n° 1** : Akaki ne peut même pas être aimé de loin car sa description ne provoque que de la « répulsion » (p. 52).

**Conclusion** : elle signale, en conclusion, que Nicolas Gogol avait empêché de faire une interprétation politique ou morale de sa nouvelle et qu’il ne fallait la lire que comme une anecdote… Mais elle reste sceptique sur cet avertissement en posant la question finale : « Vraiment ? » (p. 53), qui souligne le fait qu’elle pense que l’on peut se servir de ce texte dans le cadre d’une réflexion politique ou morale.

# III. « *Arbitrer à droits égaux. La preuve par l’épreuve* » (p. 55-68)

 **Introduction** : cas de la FIV/GPA 🡪 questionnement plus général sur « les enjeux éthiques de l’instrumentalisation du corps » (p. 55) => elle centre cette problématique autour des « justes critères » (p. 55).

 **Exemple n°1** : *Bible*, la sagesse de Salomon (les 2 prostituées) 🡪 après avoir rapporté le récit biblique, elle conclut que la situation est « extrême » mais « vraisemblable » (p. 56). Elle fait de Salomon une sorte de « juge aux affaires familiales » (p. 57) qui tranche de façon très théorique ce dilemme 🡪 il utilise la surprise pour trancher dans l’intérêt de l’enfant. On a l’impression que c’est la meilleure chose à faire pour savoir laquelle sera la meilleure mère. Elle souligne la modernité de l’opposition entre « mère biologique » et « bonne mère ».

 **Réfutation** : La méthode de Salomon, selon FLF, laisse de côté la dimension biologique car il traite le cas non pas comme une affaire familiale (qui est la mère ?) à une affaire d’instruction (qui a volé l’enfant ?). Glissement de critère de « vraie mère » à celui de « bonne mère » (p. 59), qui pose problème car la coïncidence entre la mère biologique et la bonne mère n’a « rien d’évident » (p. 60).

 **Interrogation sur la méthode de Salomon** : FLF se demande pourquoi ne pas avoir tenté de faire un procès. Selon elle, c’est parce que ce serait indécent de vouloir mener l’enquête car les deux femmes ont, en fait, tout autant droit à un enfant en vie. Le « scandale » (p. 62) est que l’un des deux enfants soit mort, et non que l’une veuille récupérer l’enfant vivant 🡪 Salomon ne ferait qu’effacer une « anomalie » dans une « parodie [cruelle] de justice égalisatrice » (p. 62).

 **Problématique connexe** : Salomon a recours aux émotions pour délibérer mais « de quelle vérité l’émotion est-elle ici le critère ? » (p. 62). FLF se demande ce que cherche à faire Salomon : veut-il vraiment savoir qui est la vraie ou la bonne mère ?

 **Développement** : le portrait-type des femmes du récit (p. 63-4) et le comportement du juge Salomon 🡪 pour elle, les femmes du récit s’opposent selon deux critères (non pas bonne/mauvaise mère) : celle qui est capable de comprendre qu’« il y a plus grave que l’injustice » (p. 65), la mort d’un enfant, et celle que l’injustice « arrache à toute humanité » (p. 65) et préfère la mort d’un enfant à l’injustice 🡪 Salomon est donc un bon juge car il ne cherche pas le bien mais le juste.

 **Conclusion de la parabole** : On ne sait pas ce qui se passe après la parabole et une fois le jugement rendu 🡪 elle propose 2 hypothèses : 1. La perdante a doublement perdu (mort de son enfant + perte d’un procès car immorale) / 2. « Leçon de vie » (p. 66) : Salomon a repris à la voleuse ce qu’elle avait usurpé. FLF estime que Salomon a été un bon juge car son « don de discernement » lui a permis la « pacification » (p. 67) : il a raisonné avec ses émotions et avec son empathie 🡪 pour FLF, ces qualités sont celles « que la lecture cultive » (p. 67).

 **Conclusion** : Selon FLF, Salomon a nécessairement pris la bonne décision car il a compris les raisons de chaque femme. Il aurait eu « l’intelligence du cœur » (p. 68). FLF se demande enfin si « l’éthique de la justice » (p. 68) ne serait pas au carrefour entre la psychologie, qui met l’humain trop au centre de la réflexion, et la morale, qui serait « trop inhumaine » (p. 68).

Deuxième partie : *Choisir. Les dilemmes de l’engagement* (p. 71-120)

# IV. « *Un mal pour un bien. De l’usage des dérogations morales* » (p. 71-86)

 **Introduction** : exemple d’une bombe posée dans un lieu public 🡪 question et paradoxe initiaux : peut-on « torturer par humanité ? » (p. 72), c’est-à-dire déroger à la morale et torturer pour obtenir des aveux qui sauveraient de nombreuses personnes.

 **Mise en garde** contre la simplification (gentil/méchant).

 **Théorie** : opposition entre la position de Kant et celle de B. Constant 🡪 pour Kant, impératif catégorique (ne jamais mentir) / pour Constant, il faut se fier au sens commun car « la vérité n’est pas due à ceux qui veulent nuire » (p. 73) 🡪 opposition donc entre la théorie (il ne faut pas choisir à qui l’on ment car c’est arbitraire) et « le sens commun » (p. 74).

 **Exemple n°1** : *Les Misérables*, Victor Hugo 🡪 épisode de la sœur Simplice qui cache Jean Valjean de Javert (narration de l’épisode, p. 75).

 **Confrontation de la théorie et de l’exemple n°1** : pour Constant, cet acte serait une « dérogation intuitive », pas une vraie « décision » (p. 76). Pour Kant, le mensonge de sœur Simplice est grave car il « nuit au crédit de tous » (p. 77), d’autant que le « mensonge de Simplice est efficace parce que Javert a confiance en elle » (p. 76).

 **Exemple n°2** : Jack Bauer dans *24 heures chrono* 🡪 fiction qui légitime le recours à la « torture en situation extrême » (p. 78).

 **Conclusion partielle** : Cette dérogation morale est problématique : certains individus mériteraient moins la vérité que d’autres ? 🡪 cette dérogation provoque un « flou moral et juridique » (p. 79).

 **Exemple n°3** : *Crime et Châtiment*, F. Dostoïevski 🡪 p. 79-80 : narration de l’intrigue (un homme tue une vieille usurière qui étrangle économiquement les gens qui dépendent d’elle et une jeune femme innocente qui était au mauvais endroit, au mauvais moment) 🡪 la morale prônée est « pour une seule vie, des milliers de vies sauvées » (p. 81), ce qui est une « morale utilitariste » (p. 81) => l’argumentaire semble convaincant et c’est donc « dangereux » (p. 81).

 **Exemple n°4** : *Crime et Châtiment*, F. Dostoïevski (un autre passage) 🡪 p. 82-83 : narration de l’intrigue (« Si l’horrible Loujine vit, la belle-mère et les petits-frères et sœurs de Sonia meurent » (p. 83)… Raskolnikov demande à Sonia qui doit vivre et mourir) 🡪 en réalité, ce n’est pas un dilemme mais « un piège » (p. 83) car, quelle que soit la réponse, elle cautionnera forcément une morale insoutenable => Sonia en appelle à Dieu : il est le seul juge.

 **Parenthèse pour illustrer les exemples** : la métaphore du tram aux freins cassés arrivant à un carrefour : tuer 1 passant inconscient du danger ou 5 hommes qui réparent les rails ?...

 **Conclusion : faut-il refuser la fiction ?** 🡪 Dans la réalité, on doit s’engager, alors que la fiction est forcément loin de nous => mais refuser la fiction pour parler d’éthique est à la fois « efficace » et « insatisfaisant » car « la réflexion éthique a besoin d’exercices de simulation » (p. 85). La fiction permet d’ « anticiper des situations inédites » (p. 85) et de « contrôler l’écart » (p. 86) entre les principes théoriques et la réalité de la justice.

# V. « *Valeur d’une vie, valeur de la vie* » (p. 87-104)

 **Introduction** : FLF part d’un cas d’une prise d’otages, qu’elle relie à un exemple historique (la prise d’otage de l’école de Beslan, en 2004, par des séparatistes tchétchènes). La question première est « faut-il négocier avec des terroristes », mais celle qui est derrière, plus fondamentale est « combien vaut une vie ? » (p. 88).

 **Exemple n°1** : Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov* + *Crimes et Châtiments*. Les personnages (se) demandent s’il vaut mieux sacrifier une vie contre cent, ou cent vies pour une seule 🡪 l’exemple, selon FLF est biaisé car dans la balance, c’est la vie d’un enfant.

 **Exemple n°2** : Victor Hugo, *Quatrevingt-Treize*. Après avoir raconté la situation (3 enfants pris en otage dans une pièce avec le feu et seul le preneur d’otage peut les sauver), elle évoque la « péripétie morale » (p. 91) qui fait que les enfants sont sauvés par le preneur d’otage, qui n’a pas agi par altruisme ou en réfléchissant, mais seulement « par la pression de la situation » (p. 91).

 **Mise en regard de l’exemple n°2 et de l’exemple historique** : le texte de VH nous semble manipuler une « grosse ficelle » (p. 92) en utilisant des enfants comme monnaie d’échange, mais c’était avant des situations bien réelles comme dans la prise d’otages de Beslan.

 **Retour à l’exemple n°2** : FLF pense que le personnage qui a sauvé les enfants n’a pas mis sa cause en-dessous de la vie des enfants, mais qu’il a simplement agi « impulsivement » (p. 93). Le sauveur est arrêté et condamné à mort (car les avait pris en otage + rébellion) : mais Gauvain (personnage républicain/opposant aux preneurs d’otage) hésite car il a peur de l’image de la République si le sauveur d’enfants est condamné à mort… Selon FLF, il n’hésite pas pour les bonnes raisons (« risque d’image », p. 94).

 **Exemple historico-littéraire n°3** : *Lettres à un ami allemand*, Albert Camus. Selon FLF, « le risque d’image peut compter au point de mettre en danger les chances de victoire » (p. 95), c’est-à-dire que le fait de ne pas vouloir ressembler aux terroristes/nazis/mauvais peut conduire à une défaite des démocraties.

 **Exemple littéraire n°4** : *Les Justes*, Albert Camus. Après avoir expliqué la situation (un révolutionnaire voulait tuer le grand-Duc mais ne l’a pas fait car il avait ses enfants), FLF oppose le fait de pouvoir agir et le fait de devoir agir 🡪 pour l’un des personnages, « la pitié égare et mène à l’injustice » (p. 97), donc il faut agir malgré les enfants. En comparant les exemples n°2, 3 et 4, FLF souligne le fait qu’avoir recours à l’émotion permet de maintenir l’humanité des personnages : ils n’agissent pas que pour leurs valeurs, aveuglément (« Terreur du Bien », p. 99), mais leur humanité est préservée, et elle est nécessaire pour que la cause soit juste.

 **Exemple n°5** : *Il faut sauver le soldat Ryan*, Steven Spielberg. FLF pense que le sauvetage du soldat « le dépasse largement » (p. 101) car il n’est pas seulement question de sacrifier 8 soldats pour 1 seul, mais de maintenir l’humanité dans l’armée : « si l’on est en guerre contre le nazisme au service des valeurs humanistes, on ne prend pas à une mère tous ses fils pour la défense de la patrie » (p. 100). Le soldat doit être sauvé, qu’il le veuille/mérite ou non => « sa vie ne lui appartient plus » (p. 102) et il doit être digne de sa vie sauvée.

 **Conclusion** : Elle relève donc le paradoxe : « Tu ne mérites pas d’être sauvé au détriment des autres, mais puisque tu l’es, mérite-le ! » (p. 103), qu’elle relie à l’expérience de Primo Lévi, qui a toujours refusé de tenter de justifier sa survie (pourquoi moi plutôt qu’un autre ?) car cela signifierait qu’il méritait de vivre et non les autres 🡪 pour Primo Lévi, sa survie relève du hasard pur, qui est un « non-sens » (p. 104).

 **Fin ouverte** : après tous ces exemples, elle conclut par plusieurs questions qui reviennent sur le prix/la valeur de la vie 🡪 d’une façon ou d’une autre, être en vie alors que d’autres ne le sont pas revient à se demander si certaines vie valent plus que d’autres.

# VI. « *Mourir pour ses idées. Du sacrifice au martyre* » (p. 105- 120)

 **Introduction** : question initiale (« certaines vies sont-elles plus précieuses que d’autres ? », p. 105) qu’elle considère comme « taboue » (p. 105) mais nécessaire dans certaines situations.

 **Exemple n°1** : *La Vie malgré le ghetto*, Marek Edelman 🡪 les « tickets de vie » distribués pendant la 2e GM => les Juifs « utiles » sont temporairement préservés (« utilité sociale », p. 106). Une mère en reçoit un, mais se suicide pour le donner à sa fille qui vit 3 mois de plus mais, dénoncée, elle est déportée.

 **Exemple n°2** : *Les Misérables*, Victor Hugo 🡪 des insurgés sur des barricades vont mourir et ont une opportunité de s’enfuir, mais ils refusent de partir : « personne ne veut se dévouer pour survivre », p. 108). Elle explique que cette situation peut paraître « paradoxale » (p. 108) et rapporte les arguments d’un personnage, qui considère que ce n’est pas de « l’altruisme » mais de « l’égoïsme » (p. 108) car leur mort mettrait en danger des proches (épouse, enfant, parents…) => Pour elle, Hugo signale que « risquer sa vie n’est rien à côté de risquer la vie de ceux que l’on aime » (p. 111), ce qui ébranle la valeur morale de l’engagement politique.

 **Exemple n°3** : *HHhH*, Laurent Binet 🡪 Elle se pose la question de ce genre de sacrifice (un personnage se suicide et risque la vie de son fils [interrogé à sa place], pour éviter d’avoir à dénoncer un réseau de résistants), surtout quand c’est un échec.

 **Transition** : « Y aurait-il des comportements héroïques éthiquement contestables ? » (p. 113)

 **Exemple n°4** : *Antigone*, Sophocle 🡪 le sacrifice d’Antigone manifeste un « malentendu sur le sens du martyre » (p. 114), car « la liberté ne lui suffit pas, elle a besoin de notoriété » (p. 115) => son sacrifice n’est pas seulement une volonté de défendre des valeurs, mais une « publicité » (p. 115) pour elles.

 Retour à **l’exemple n°2** (V. Hugo, *Les Misérables*) et comparaison des exemples 2 et 4 : le point commun est que les insurgés et Antigone désirent la mort et n’en souffrent pas.

 🡪 Elle en conclut qu’un sacrifice, pour qu’il en soit un vrai, doit être un « véritable crève-cœur » (p. 116), une souffrance, sinon, celui qui se sacrifie est simplement victime d’un « fanatisme nihiliste » (p. 117).

 **Exemple n°5** : récupérer les corps d’otages (Israël) 🡪 échanger 2 corps d’otages contre 5 terroristes condamnés pour attentat : « valait-il vraiment la peine de mettre en danger d’autres vies pour permettre à deux familles de faire leur deuil ? » (p. 118) => Une telle décision doit être prise « en connaissance de cause et non pas dans un aveuglement fanatique mortifère » (p. 119).

 **Conclusion** :

1. Ce qui fait la valeur d’un sacrifice n’est pas seulement la cause qu’il défend (p.119)

2. Le courage n’est pas simplement de ne pas craindre de mourir (p. 119-120)

3. Il faut que la frontière entre « humanisme » (se sacrifier pour la vie) et « nihilisme » (se sacrifier pour se sacrifier) soit claire pour éviter la « confusion générale des valeurs » (p. 120).

Troisième partie : *Intervenir. La responsabilité de protéger* (p. 123-207)

# VII. « *Droit de non-ingérence ? Le témoin passif* » (p. 123-146)

 **Introduction** : les questions introductives sont très simples et brèves (« Comment devient-on bourreau ? », p. 123) et permettent d’introduire la question de la responsabilité du mal, en invoquant l’exemple de l’expérience de Milgram 🡪 pour FLF, cette expérience a été exploitée à l’excès dans la cadre des analyses psychologiques sur la montée du nazisme et de la barbarie du quotidien. La problématique générale est « pourquoi laisse-t-on généralement faire le mal lorsque l’on en est témoin ? ».

 **Transition : de l’expérience au réel** 🡪 FLF considère que le cas du nazisme est un peu différent de ces expérimentations car ce n’est pas seulement une obéissance à l’autorité qui a contraint les hommes à devenir des bourreaux, mais « la terreur » (p. 125). FLF montre ensuite que, même sans contexte totalitaire, la tentation de « détourner le regard » (p. 126) du mal est très fréquente.

 **Exemple n°1** : *Un si fragile vernis d’humanité*, Michel Terestchenko 🡪 FLF utilise cet ouvrage qui rapporte des analyses anthropologiques pour signaler que « plus il y a de témoins présents sur la scène de détresse et moins chacun d’entre eux intervient » (p. 126) car intervenir fait surgir une « angoisse de la responsabilité » (p. 127) 🡪 pour comprendre pourquoi les sujets n’interviennent pas dans ces cas, les expériences ne sont pas satisfaisantes (les sujets ne parlent que rétrospectivement…), donc elle propose un détour par la littérature.

 **Exemple n°2** : *Dans la colonie pénitentiaire*, Franz Kafka 🡪 FLF fait un résumé du texte (p. 128) : un étranger est invité dans une colonie pénitentiaire pour assister à une exécution judiciaire. Le condamné doit être torturé à mort. L’étranger ne réagit pas devant la séance de torture.

 **Comparaison** avec *Dr Jekyll et Mr. Hyde*, Robert Louis Stevenson : FLF estime que le texte de Kafka répond à la question posée par le roman de Stevenson (« jusqu’où peut-on regarder torturer ? » 🡪 « jusqu’au bout », p. 129).

 **Retour à l’exemple n°2** : FLF explique que ce qui tourmente l’étranger, ce n’est pas l’horreur de la situation mais le non-respect de la procédure judiciaire (qui n’est pas conforme à celle de son pays) 🡪 quand la machine démarre, il se demande quand même (« soulagement » du lecteur, p. 131) s’il doit intervenir mais craint d’être renvoyé à son étrangeté. Pour FLF, le personnage n’est pas indifférent mais ses scrupules ne sont pas dirigés vers les bonnes choses : « il manque l’essentiel, le réflexe d’horreur » (p. 132). En effet, il ne veut pas intervenir car il ne doit pas intervenir des autres pays (« devoir de non-ingérence dans les affaires d’autrui », p. 133) 🡪 pour lui, ne pas intervenir relève de la « politesse » (p. 133) et il serait « inutile et illégitime » (p. 133) d’intervenir. FLF se demande si ce n’est pas seulement une stratégie de déculpabilisation.

 **Parenthèse historique sur le « droit d’ingérence »** : FLF évoque le changement de nom du droit d’ingérence, pour « responsabilité de protéger » (p. 134) qui décale la perspective : ce n’est plus le sujet regardant qui est au centre de la décision, mais la victime.

 **Développement : quelle *place* avoir face au danger ?** 🡪 FLF estime que ce qui est en jeu, c’est surtout la place de celui qui regarde. Selon elle, il y a deux « devoirs moraux contradictoires » (p. 135) : 1. Devoir rester à sa place / 2. Transgresser la 1er devoir pour aller aider quelqu’un qui nous semble en danger. => le problème est que ces injonctions contradictoires provoquent la paralysie du sujet (comme dans la nouvelle de Kafka).

 **Retournement de situation de l’exemple n°2** : Désapprouvé par son supérieur, le bourreau prend la place du condamné et meurt à sa place. L’étranger n’intervient toujours pas, mais pour d’autres raisons : de « témoin désapprobateur mais inactif » (p. 139), il passe à « témoin quasi admiratif, actif et complice du fait de sa seule présence immobile » (p. 139) car il voulait agir (pour faire quoi ? on ne le sait pas) mais trop tard… La différence tiendrait au consentement de la victime (le premier ne voulait pas, le deuxième voulait mourir).

 🡪 **développement sur le consentement** : FLF propose un développement sur l’absurdité d’une telle thèse, par l’intermédiaire de *Justice*, Michael Sandel : suffit-il de demander son accord à quelqu’un avant de le tuer pour que la mort devienne acceptable ?...

 🡪 **écho avec l’actualité** : Pour FLF, ces questions interrogent des événements d’actualité (puis-je disposer de moi comme je le veux, dès lors que mon consentement est éclairé ?) : prostitution, vente d’organe, voile intégral… => pour FLF, ce qui pose problème, c’est « comment le désapprouver sans le trahir, comment le laisser faire sans se trahir ? » (p. 142), car il y a un écart trop grand entre ma conception de la dignité et la sienne. En outre, approuver ces « convictions barbares » revient à les faire « entrer dans l’espace commun du respectable » (p. 143).

 **Conclusion** : Le texte de Kafka montre que s’oppose « démocratie contre droits de l’homme » (p. 144) 🡪 il faut soit respecter le fonctionnement des autres (et trahir ses idées), soit le refuser (au nom de certaines valeurs) 🡪 l’étranger dans la nouvelle de Kafka respecte le 1er point de vue car « il laisse les choses se dérouler comme elles ont été décidées par ceux qui en ont la responsabilité » (p. 144). Pour FLF, le texte de Kafka illustre comment on peut « accepter l’inacceptable […] au nom du respect que l’on doit à la liberté d’autrui » (p. 145), mais se termine étrangement car l’étranger s’enfuit sans parler de ce qu’il a vu, en craignant peut-être d’avoir, « malgré lui contribué à humaniser la colonie pénitentiaire » (p. 146).

# VIII. « *Le dilemme d’un soldat. Scrupules pour un temps de guerre* » (p. 147-163)

 **Introduction** : Propos général sur la place de « l’exécutant » (p. 147) dans la pensée collective. Cela permet à l’auteur d’opposer « décider » et « exécuter » (p. 147) comme un paradigme problématique, et en même temps utilisé avec trop de simplicité (celui qui exécute n’est pas responsable car il n’a pas décidé).

 **Mise en perspective avec l’actualité** : elle adosse l’actualité à un élément théorique (Thoreau) 🡪 La « désobéissance civile » (p. 148), nécessaire dans des régimes totalitaires est-elle un bon mode d’action dans une démocratie ?

 **Paradoxe** : Dans un état totalitaire, les personnes n’ont d’autres moyens que la désobéissance pour faire régner la justice / dans une démocratie, il y a le cadre légal…donc, **problématique** : « Comment décider quelles causes méritent un tel droit à la désobéissance ? » (p. 148)

 **Cas particulier** : la guerre 🡪 elle entre dans la problématique par un cas précis, la désobéissance du soldat.

 **Exemple n°1** : « Le prisonnier », S. Yizhar. Elle raconte la nouvelle (p. 150). Le soldat doit-il libérer le berger arrêté abusivement par l’armée ? Cette question reste irrésolue car « confort de la lâcheté » (p. 151) face à l’« héroïsme de la désobéissance civile » (p. 151) 🡪 mais cette deuxième solution signifie désobéir, et surtout pose la question de la justice : « qu’est-il réellement juste de faire ? » (p. 152). Cela pose la question de l’innocence : innocence du prisonnier / innocence des civils en temps de guerre.

 **Exemple n°2** : *Démineurs*, Kathryn Bigelow. Elle raconte le film (p. 155). Un démineur tue un civil qui active à distance une bombe sur son téléphone (la 1ère fois, il ne l’avait pas fait, et une bombe avait explosé et tué d’autres civils) 🡪 « réponse utilitariste » (p. 155) [*pour cette notion, voir chapitre IV, p. 81*]

 **Exemple n°3** (mise en perspective historique) : Michael Sandel (philosophe) qui raconte un épisode de la guerre d’Afghanistan, qui mène à la question du choix en contexte d’incertitude.

 **Développement** sur l’incertitude : la situation des civils n’est pas binaire (neutres/complices) 🡪 ils peuvent être « les deux à la fois » (p. 157) : être utilisés contre leur gré, contraints, ou même nuire sans s’en rendre compte (« danger involontaire », p. 157).

 **Exemple n°4** : « L’hôte », Albert Camus. Elle raconte la nouvelle (p. 158) et signale que la situation de prise de décision est encore plus complexe lorsque la culpabilité est avérée.

 **Retour à l’exemple n°1** + **Développement** sur la prise de décision : Prendre une décision n’est pas seulement une « délibération rationnelle » (p. 159), mais aussi « le produit instable d’un halo de représentations de soi » (p. 159). Le soldat de l’exemple n°1 a hésité à prendre sa décision sur la libération des bergers car il a « **honte** d’une toute-puissance » (p. 160) face à autrui. En fait, c’est moins le sort du prisonnier que sa propre image qui l’interroge.

 **Conclusion** : La honte est donc un ressort psychologique central de la prise de décision car permet de chercher en soi ou auprès des autres ce qu’il est « convenable » (p. 163) de faire.

# IX. « *La solidarité est-elle un devoir ?* » (p. 165-182)

 **Introduction / question initiale** : Elle cherche à définir ce qu’est une « société solidaire » (p. 165), et dégage pour cela deux formes de solidarité : l’un est un « mécanisme politique » (p. 165), lorsque l’État prend soin des fragiles, et l’autre est un « réflexe du cœur » (p. 165-6) 🡪 la question sous-jacente consiste à savoir si les deux formes vont de pair, et si, de façon corollaire, la solidarité peut être déconnectée d’une forme d’élan du cœur.

 **Écho/référence** : Amartya Sen, *L’idée de Justice*.

 **Exemple n°1** : *Bible*, *Évangile de Luc* (la parabole du bon Samaritain) 🡪 après la narration de la parabole (p. 166-7), elle signale l’ambition de la parabole qui est de montrer que « l’on *doit* quelque chose à tout homme en détresse » (p. 167).

 **Exemple n°2** : *Bartleby le scribe*, H. Melville. Elle interroge l’imbrication des notions d’éthique et de droit au sujet de la solidarité : est-ce simplement une « obligation morale » (p. 168) ou faut-il en faire une obligation légale ?

 **Confrontation des exemples n°1 et 2** : Elle explique que c’est surtout le rapport au temps qui oppose ces deux textes : dans le premier, les personnages sont présentés dans un temps très bref et sans conclusion, alors que dans le second, le temps est long (d’où l’essoufflement de la solidarité) et la conclusion est connue et rend le comportement de l’avocat ambigu.

 **Retour à l’exemple n°2** : La narration (p. 170-171) mène à s’interroger sur l’avocat, qui explique sa charité par sa morale chrétienne (« il interpose sa culture biblique », p. 172), qui lui empêche de céder à l’exaspération. 🡪 Elle raconte la fin de l’histoire (p. 172-3) dans laquelle l’avocat essaye de « triompher » (p. 173). On glisse donc d’une charité gratuite à une volonté d’être quitte d’une situation.

 **Confrontation des exemples n°1 et 2** : la parabole ne se confronte pas à la réalité car elle est métaphorique.

 **Confrontation des exemples n°1 et 2** autour du thème du sacrifice : Le bon Samaritain n’est « pas héroïque » (p. 174) car « le sacrifice reste faisable » (p. 174) [citation de Luc Boltanski, *La souffrance à distance*]. À l’inverse, l’avocat s’engage sur un temps plus long.

 **Confrontation des exemples n°1 et 2** autour du thème de la culpabilité : Après avoir évoqué la fin funeste pour Bartleby, elle signale que la culpabilité entre en jeu 🡪 l’avocat n’est apparemment coupable de rien (ni pénalement ni moralement), mais interrogation sur des actions hypothétiques (p. 175).

 **Développement** sur les soupçons du lecteur/spectateur : A la lecture de ce texte, se met en place une « logique de soupçon » (p. 176), qui consiste à penser que l’avocat aurait pu agir ainsi pour avoir bonne conscience. Mais soupçon aussi de naïveté, voire de folie : pourquoi accepter un homme qui refuse de travailler ? 🡪 le sacrifice de l’avocat consiste aussi à « braver l’incompréhension sociale » (p. 178).

 **Développement** : quels liens unissent le bienfaiteur et le bénéficiaire ? 🡪 Ce qui pose problème dans ce genre de relation, c’est que l’on ne sait pas au nom de quoi le bienfaiteur et le bénéficiaire sont unis. Elle propose des hypothèses (p. 179) : le lien de responsabilité de l’un sur l’autre s’expliquerait par la curiosité, l’incompréhension, le respect, la bienveillance et l’empathie. 🡪 la responsabilité engage dans la durée (voir la 1ère confrontation entre les deux exemples qui explore déjà l’importance du temps).

 **Développement** : une pitié impossible ? 🡪 Après une longue citation (p.179-180), elle réfléchit aux limites de la pitié et se demande si tout le monde doit et peut être aidé : « aurait-on pu, et dû, le sauver malgré lui ? » (p. 181).

 **Conclusion** : en confrontant une dernière fois les deux exemples, elle montre que la question de la solidarité se pose en des termes différents car dans la parabole, le blessé est attachant, alors que dans la nouvelle, celui qui doit être aidé est fou et refuse l’aide => elle considère que c’est à la politique de chercher des réponses à ces situations car même le droit en est incapable.

# X. « *Jusqu’ici et pas plus loin ? Ce que l’on doit à son frère* » (p. 183-207)

Dans ce chapitre, FLF inverse sa méthode : dans les autres chapitres, elle partait d’une problématique morale/éthique qu’elle illustrait avec des exemples littéraires, alors qu’ici, elle lit un texte littéraire à l’aune d’une réflexion morale et éthique.

**Introduction** : elle part d’un fait divers **fictif**, créé pour lancer le questionnement autour de la frontière entre la vie et la mort 🡪 elle ne pose encore pas de question et passe d’emblée à son exemple littéraire, qui est, en fait, son argument.

**Exemple n°1** : *La Métamorphose*, Franz Kafka. Elle considère que la nouvelle relate un « cauchemar » (p. 183) que l’on peut interpréter comme métaphore de cette question existentielle. Pour ce faire, elle rappelle le contexte historique de la rédaction de la nouvelle, et la perception de ce texte de Kafka comme prophétisant les horreurs la Shoah (par la rhétorique de déshumanisation).

**Problématique** : « Qu’est-il juste de faire d’un homme qui n’a plus rien d’un homme, sauf la persistance de sa volonté de vivre au travers d’une existence ignoble ? » (p. 185) 🡪 elle signale que les exemples d’Akaki Akakiévitch (chapitre 2) et de Bartleby (chapitre 9) sont moins percutants que celui de *La Métamorphose*, car le personnage qui vraiment le monde des hommes (pas seulement un refus des codes) et que l’histoire se déroule au sein d’un cercle familial.

**Développement sur la question de l’euthanasie** (le mot n’apparait que p. 188) : Elle relaie la question des Samsa sur la vie qu’il y a « à l’intérieur » (p. 186) du corps de Gregor 🡪 est-elle suffisante pour le garder en vie ? Existe-t-elle, tout simplement ? Elle se demande si leur décision n’est pas motivée par une « erreur, par utilitarisme, ou pire encore, par impatience » (p. 186).

**Lecture métaphorique de l’exemple n°1** : *La Métamorphose* comme métaphore du corps handicapé.

**Reprise et simplification de la question** : « Où et quand finit un homme ? » (p. 187). Cette question est traitée à travers le prisme de la bioéthique 🡪 elle réduit d’abord cette question à la dimension physique (« apparence humaine », p. 187), puis elle l’élargit à la question de la dignité.

**Développement de la lecture bioéthique de l’exemple** : Elle pense que la nouvelle autorise une lecture par la bioéthique car elle interroge les questions du handicap, de la maladie, de l’accident, de la paralysie… 🡪 elle utilise pour la première fois le mot central de ce chapitre, l’ « euthanasie » (p. 188).

**Invitation à prendre position** : Pour elle, il est « difficile de rester neutre » (p. 189) devant cette nouvelle. Il y aurait deux camps : celui de Gregor et celui de sa sœur. La position de la sœur de Gregor (Grete) est problématique car plusieurs hypothèses se font face : veut-elle éliminer son frère (une « perverse », p. 189), ou, au contraire, est-ce qu’elle « craque » (p. 189) face à une situation devenue trop lourde ?

**Développement sur la famille Samsa** : Elle estime que la construction littéraire opérée par Kafka biaise notre perception de la situation car « la nouvelle s’est arrangée pour nous les rendre peu sympathiques » (p. 190)

**Développement sur les liens de famille**: Elle se demande de quoi sont faits les liens de famille : elle estime que la famille est le dernier lien qui relie un individu au monde (si même sa famille ne le reconnaît plus, il perd son lien avec l’humanité). Elle fait un détour (p. 192-3) par les exemples de Bartleby et du Bon Samaritain (chapitre 9), en disant que ces textes ne mettent pas directement en scène des familles, mais des communautés où les personnages ne sont frères « que par analogie » (p. 193). Ensuite, elle reprend la question avec les vraies familles (= les familles de sang). Elle se demande, comme dans le chapitre 9, si l’État ne peut pas parfois prendre le relais de la famille, dans certains cas, notamment avec le handicap.

**Développement sur le handicap** (p. 194-5)**, qui conduit à interroger l’euthanasie**: Pour elle, « l’euthanasie-pour-autrui » (p. 195) oscille toujours entre deux positions contradictoires : euthanasier, est-ce « soulager » ou « condamner » (p. 195) ? Pour répondre à cette question, elle décale la perspective et passe de la question de l’euthanasie au problème de la souffrance (du malade mais aussi de l’entourage). Elle pense que la nouvelle est une métaphore de ce qui se produit lorsqu’il n’y a pas d’intermédiaire (médecin, soignant…) entre le malade et l’entourage : « la famille se retourne contre son malade » (p. 197).

**Développement sur la souffrance** : Elle estime qu’il peut y avoir un « décalage » (p. 199) entre la souffrance personnelle d’un homme et sa souffrance supposée (parfois, une personne souffre moins qu’on ne le pense de l’extérieur) 🡪 Gregor souffre-t-il de son nouveau corps, comme tout le monde le pense, ou finit-il par s’habituer ? => cela pose la question du regard de l’autre (on se dégrade dans le regard d’autrui).

**Développement (retour) sur la dignité** : Après s’être posé clairement la question (p. 201), elle oppose deux hypothèses. La dignité serait soit un « droit naturel » (p. 201), soit « quelque chose que seul me confère le regard des autres et qui peut du coup me faire défaut » (p. 201) 🡪 elle répond que c’est un peu les deux (p. 202).

**Application de la notion de dignité à la Shoah**, à travers l’exemple de *Si c’est un homme*, Primo Lévi.

**Développement sur la dignité du patient** : Elle considère que la femme de ménage dans la nouvelle de Kafka est une métaphore du « soignant sans éthique » (p. 203) car le spectacle de sa transformation ne la dégoûte pas car elle estime que c’est son travail.

**Développement sur la volonté de mourir** : elle relaie l’idée selon laquelle la volonté de mourir « ne saurait être un vrai choix » (p. 204) car il est motivé par d’autres éléments extérieurs, et en particulier par le « chantage affectif » (p. 205) de la famille, et dans le cas de la nouvelle, de Grete.

**Conclusion** : Elle pense qu’il faut désacraliser le débat autour des critères de l’humanité car les arguments pour et contre sont réversibles. Selon elle, la raison seule ne peut pas trancher ces questions, mais les émotions doivent être prises en compte. Elle termine son texte en rappelant une dernière fois sa méthode : « le détour par la fiction est un formidable raccourci » (p. 207).

# *\*Épilogue* (p. 209-212) : FLF conclut sur les places diverses de la morale dans la littérature et de la littérature dans la morale.

# **Exemple n°1** : *Le* *Choix de Sophie*, William Styron (p. 209-10) 🡪 le but est de montrer que personne ne « peut prétendre dire ce que Sophie aurait dû faire » (p. 210).

**Conclusion** : « La littérature a tous les pouvoirs » (p. 210) mais « elle ne prescrit rien » et « ne porte pas de jugements tranchés » (p. 211). Elle conclut en écrivant que la littérature ne permet pas de résoudre ces dilemmes mais de savoir les regarder.

# **3. Thématiques et problématiques centrales**

\* L’éthique \* la morale \* Agir/réagir \* Sacrifice

\* Le mal \* La culpabilité/la faute \* Légalité/légitimité

\* Choisir \*Dilemme \* L’action

# **4. Éléments de critique générale :**

 \* Les essais suivent toujours à peu près la même **méthode** : FLF part d’une situation problématique qu’elle illustre par deux types de source, souvent mis en confrontation : soit des textes littéraires, soit des données « historiques » 🡪 le but est de montrer les liens entre la fiction et la morale : la fiction illustre-t-elle la morale ? La fiction sonde-t-elle la morale ? La fiction porte-t-elle sa morale ? 🡪 « La littérature ne prescrit rien » (p. 210)

\* La plupart de ses essais cherchent moins des réponses que la formulation de questions, souvent en très grand nombre : il y a une sorte de **quête de problématique**. FLF essaye de montrer que non seulement la fiction n’apporte pas de réponse toute faite, mais peine même parfois à trouver les questions exactes qui entourent une situation 🡪 voir le 2e essai : on trouve des questions p. 35 (3 dans l’introduction), p. 36, 38, 39 (8 questions), 41, 42, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52 et se conclut p. 53 par une question qui bouleverse l’ensemble : « Vraiment ? ».

\* Cette quête de problématique prône aussi un **refus du dogmatisme** : elle veut montrer que la fiction n’apporte pas de réponse, pas plus que ses essais. Toutefois, lire de près certaines conclusions qui formulent des thèses, dont la formulation est parfois un peu dogmatique…  *Exemple* : dans l’essai n°1, elle conclut « toute violence n’est pas un moyen légitime de révolte » (p. 34).

\* Elle légitime sa propre **méthode d’investigation** : à la fois dans le prologue, dans l’épilogue (qui sont les lieux classiques de réflexion sur la pratique d’écriture), mais parfois dans les essais eux-mêmes. *Exemples* : dans l’essai n°4, elle estime que « la réflexion éthique […] a besoin des exercices de stimulation. Elle ne peut se passer du recours à la fiction » (p. 85) ; dans l’essai n° 9, elle conclut que « le recours par la fiction est un formidable raccourci » (p. 207)

🡪 Cette méthode s’inscrit dans une démarche liée aux Sciences Humaines : ce texte emprunte ses méthodes au droit, à la philosophie, à l’histoire : la **casuistique** [*partie de la (théologie) morale qui a pour objet de s’occuper des cas de conscience en appliquant les principes théoriques aux situations de la vie*] s’ancre avant tout dans la théologie, mais se diffuse dans toutes les sciences humaines qui s’intéressent à l’écart entre des données théoriques et des cas pratiques (à étendre donc à la psychologie, à la médecine…).

\* Une **focalisation sur le politique** : cet ouvrage semble être destiné à des étudiants en sciences politiques car la réponse suggérée à certaines situations problématiques est la politique. *Exemple* : dans l’essai n°8, le problème de la solidarité se résout non dans l’éthique ou dans le droit, mais dans la politique (« à la politique de l’inventer », p. 182).

\* Des **tours de passe-passe argumentatifs** : plusieurs types de conclusion se déploient dans ces essais. Il peut y avoir une conclusion *ouverte* (essai n°2), une conclusion *dogmatique* (essai n°1), une conclusion *autoréflexive* (essais n°3, 4 ou 9), mais aussi parfois une conclusion qui décale le problème initiale par une sorte de cabriole de l’esprit (essai n°5 : c’est celui qui contient le plus d’exemples et on est en plein milieu de l’ouvrage… n’est-ce pas une démonstration de ses capacités rhétoriques ?)

\* La **richesse et la variété des exemples** : remarquez la diversité des exemples et des champs disciplinaires auxquels ils sont empruntés. Dans l’ordre de fréquence, on trouve la littérature, l’histoire, la philosophie, l’actualité… 🡪 démarche comparatiste issue de sa formation initiale.

# **5. Lectures parallèles :**

\* *Podcast* : « Séminaire – Frédérique Leichter-Flack : Lire en situation extrême. Sur une scène de la vie morale au goulag » 🡪 Séminaire du **Collège de France** (William Marx) [gratuit]

- Elle s’appuie sur un écrit testimonial très important (avec *L’Archipel du Goulag*, d’Alexandre Soljenitsyne) : *Récits de la Kolyma*, Varlam Chalamov 🡪 Dans le goulag, un « *romancier* » est un détenu instruit qui, contre une assiette de soupe ou un bienfait, consacre une partie de ses nuits à raconter des récits palpitants tirés de la littérature (Alexandre Dumas, Victor Hugo…) à des membres de la pègre => le savoir devient une compétence monnayable (littérature contre survie) : FLF s’interroge sur l’utilité sociale de l’art 🡪 Pour Chalamov, l’art ne peut pas soigner les truands : il ne peut pas être une rédemption.

- S’appuie spécifiquement sur une nouvelle, « Le charmeur de serpents », qui explique comment un intellectuel se laisse enrôler par la pègre, qui domine les Goulags, pour survivre. Le narrateur refuse de « raconter des histoires pour de la soupe » (désapprobation morale), mais il comprend pourquoi certains l’ont fait : il les nomme les *charmeurs de serpents* 🡪 Chalamov raconte l’enrôlement donc le moment où un intellectuel a renoncé à sa dignité pour sauver sa vie (car les bienfaits reçus le sont toujours aux dépens d’autres détenus).

- Pour Chalamov, c’est une expérience morale intéressante : comment raconter ce qu’un homme peut être amené à faire pour sa survie ? Renoncement à la dignité, « affaissement devant la peur de mourir » 🡪 écho avec le chant XXXIII de *L’Enfer* de Dante : Ugolino, aux enfers, raconte à Dante comment il a assisté impuissant à la mort de ses enfants dans un cachot, alors que les geôliers n’apportent plus à manger… « *Puis, la sensation de faim fut plus puissante que la douleur* » : Ugolino, seul dans le donjon, aurait mangé les cadavres de ses enfants, avant de périr 🡪 le vers ne le dit pas directement, pour respecter l’horreur à laquelle Ugolino a dû s’abaisser pour sauver sa vie (« ne pas alimenter le voyeuriste moral »).

- Chalamov se demande si les charmeurs de serpents doivent avoir honte et de quoi. Ils ont voulu sauver leur vie (ce qui n’est pas honteux), mais ils n’ont pas adopté la morale des truands (honneur sauf) 🡪 n’y a-t-il pas de la mauvaise foi de leur part car ils ont conscience que c’est quand même une bassesse ?

- Chalamov attaque Victor Hugo pour la fascination romantique pour les truands qu’il a pu faire naître [FLF défend Hugo qui n’a pas eu une lecture simpliste de la morale des truands]

- Pour Chalamov, raconter des histoires peut sauver la vie, mais pas changer le monde : on peut échapper aux truands, mais pas les convertir 🡪 Cela heurte notre perception de la littérature, notre confiance en la littérature comme « éducatrice universelle ». La lecture des grands textes nous aide à « être plus scrupuleux dans l’usage de nos idées », mais peut aussi, pense Chalamov, nous rendre « trop sensibles pour agir juste ».

\* Frédérique Leichter-Flack, *Qui vivra, qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde*, Paris, 2015.

**\* Chapitre : 2 : Les choix tragiques. Des situations où il n’est plus possible d’être moral.**

***Extrait*** *: « Que le motif du choix tragique soit devenu un* topos *de la culture populaire, c’est le bouffon vert qui nous l’explique le mieux. Face au super-héros Spiderman, le didactisme mêlé d’autodérision du champion des super-vilains offre à la fiction un miroir où contempler ses effets : « Voici pourquoi il n’y a que des idiots pour jouer les héros, car tu ne sais jamais quand un fou va te tomber dessus avec un choix sadique. Laisser mourir les petits enfants… ou souffrir la femme que tu aimes ? » Suspendu en l’air plusieurs dizaines de mètres au-dessus du fleuve, bras écartés, le bouffon vert vient de lâcher dans le vide ce qu’il tenait dans ses deux mains : main droite, le câble coupé d’un téléphérique où sont entassés une vingtaine d’enfants terrifiés ; main gauche, Mary Jane, la jeune femme dont Spiderman est amoureux. « Fais ton choix, Spiderman, tu verras comment les héros sont récompensés ! », ajoute-t-il dans un rictus grimaçant. […]* *Comment ne pas y reconnaître en effet, avec quelques variantes, le canevas de la scène clé du* Choix de Sophie*, ce roman écrit en 1979 par l’écrivain américain William Styron, et adapté à l’écran en 1982 avec Meryl Streep dans le rôle-titre ?* Le Choix de Sophie *culmine, après un suspense psychologique de plusieurs centaines de pages, sur une scène fictive de sélection sur le quai d’Auschwitz, où l’héroïne, une jeune mère polonaise, est invitée à choisir lequel de ses deux enfants sera tué et lequel sera épargné – sous peine de perdre les deux si elle refuse de choisir* »

🡪 Des parallèles possibles entre ce passage et, par exemple, les essai n°4 ou 5 ou l’épilogue (même référence littéraire).

\* **Chapitre 4 : Quelques-uns plutôt que personne. Faire ou ne pas faire les listes.**

- Introduction sur Benjamin Murmelstein, grand rabbin et chef du Conseil juif du ghetto de Theresienstadt, à qui les nazis ont demandé des listes de noms à déporter 🡪 « Je n’ai jamais accepté de faire les listes », dit-il (*Le Dernier des Injustes*, 2013).

- Hannah Arendt, dans *Eichmann à Jérusalem*, estime qu’il y aurait eu moins de morts si tout le monde avait refusé toute coopération 🡪 Pour FLF, « l’option de non-coopération, regrettée par Arendt, n’existait pas ».

- Ceux qui sont chargés des ghettos, à l’origine chefs de la communauté juive (Judenrats), doivent faire des listes de déportés plutôt que de laisser l’aléatoire ou les Allemands choisir 🡪 ambigüités morales car ils doivent choisir selon des critères (lesquels ?) => Murmelstein, en refusant de toucher aux listes, montre qu’il n’a pas voulu être confronté à la corruption et à l’arbitraire, et qu’il n’a pas voulu disposer de la vie des autres 🡪 le problème de cette position est « le refus d’assumer la responsabilité de la ré-allocation du mal ».

🡪 La situation des ghettos a été si inédite qu’aucun texte (du Talmud) n’enseignait la position à tenir : seulement des situations théoriques (« une vie ne vaut pas plus qu’une autre ») ou éloignées (« Si des Païens leur disent “donnez-nous l’un des vôtres et nous le tuerons, ou bien nous vous tuerons tous”, ils doivent se laisser tuer et ne pas livrer le moindre Juif ») 🡪 ne faut-il pas des exceptions ? (« Qu’autorise le danger exceptionnel d’extermination totale ? ») 🡪 Méthode de la **casuistique** 🡪 comment appliquer un cadre théorique à une situation particulière *et* extrême ? [Les deux éléments entrent en ligne de compte]

🡪 Des parallèles possibles avec toute la 2e partie : « *Choisir. Les dilemmes de l’engagement* »

1. De nombreuses références bibliques : pour avoir accès facilement aux textes, aller sur : <https://recitsbibliques.com> [↑](#footnote-ref-1)